

*

Arole écrabouille entre ses mains une grande feuille de papier journal. Elle jette la balle qu'elle vient de former au centre du cercle de pierre. Par-dessus, elle dispose des branches sèches, des brindilles, quelques pommes de pin puis craque une allumette. Le papier prend feu en quelques secondes. Trois flammes entrelacées font miroiter le pelage fauve de la chatte endormie sur ses genoux. Le bois d'allumage s'illumine de l'intérieur, les brindilles se tortillent comme des vers et dans les pommes de pin se produisent de petites explosions. Arole attrape une autre feuille sur la pile de journaux à côté d'elle mais au lieu de la jeter dans le feu, elle commence à lire un article tout en résumant à sa sœur les passages intéressants.

— Savais-tu que dans notre corps il y a assez de carbone pour fabriquer neuf cents crayons et assez de phosphore pour produire deux-cent-vingt-mille allumettes ?

Arole aimerait pouvoir communiquer un peu d'enthousiasme à Bleuet qui se plaint depuis leur arrivée de l'état de délabrement de la cabane. Tout en prêtant attention aux prédictions du journal, celle-ci lève son

sac de couchage en l'air comme un bâton de sourcier à la recherche d'un lit perdu.

En admettant qu'elles meurent dans la moyenne à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et demi, elles auront passé sept ans sans trouver le sommeil et vingt-six ans à dormir.

Elles auront passé trente ans debout, dix-neuf ans assises, seize ans à marcher, trois ans dans une voiture et six mois dans les embouteillages.

Elles auront mangé pendant deux ans, passé cent-vingt jours à uriner, cinq ans à faire des recherches sur internet.

Elles auront pris un bain de soleil de deux-mille-cent-soixante-dix heures et attendu le train pendant six-cent-cinquante-trois heures.

Elles auront consacré seize minutes par an à se tromper de sens pour brancher un câble USB et trois ans à faire la lessive.

Elles auront passé quatre ans au téléphone et cinq mois complets à se plaindre.

Au cours de leur vie, elles auront dû froncer deux-cent-mille fois les sourcils pour faire apparaître une première ride.

Elles auront saigné pendant six ans.

Elles auront produit quarante-mille litres de salive.

Elles auront fait pousser quatre mètres d'ongles et dix mètres de cheveux.

Et elles auront perdu dix-huit kilos de peau morte, conclut Arole avant d'écraser la feuille entre ses mains, forçant les plis dans l'intention de les emboîter les uns dans les autres. Une compression pas vraiment sphé-

rique. Un origami brutal qu'elle jette dans les flammes avec une satisfaction visible.

— En ce qui me concerne tu peux remplacer tous les nombres par un peu, beaucoup, à la folie, pas du tout. Dans l'ordre que tu veux ! déclare Bleuete en installant son sac de couchage sur un panneau de bois qui était autrefois une porte.

Une casserole est posée sur une grille au-dessus du feu. Arole laisse tomber trois feuilles de sauge dans l'eau frémissante avant d'ouvrir un mince cahier de papier glacé, probable relique d'un livre de travaux manuels. Pendant que la tisane infuse, elle guide sa sœur vers le sommeil en lui faisant la lecture comme à une enfant.

Et à cette heure avancée de la nuit, il est facile de prendre pour des oracles de simples conseils de bricolage.

Si votre lampe s'allume, c'est que le courant passe.

Il est indispensable à toute femme d'avoir un coin de pièce qui lui est réservé et son bureau bien à elle. Un pot de peinture suffit à délimiter ce coin.

Attention, les fissures réapparaissent tout le temps à travers la peinture ou le papier peint. Souvent, elles vous découragent.

*

Bleuet n'a pas fermé l'œil de la nuit, tourmentée par la présence de nombreuses échardes et agrafes sur l'ancienne porte. Arole a mal dormi, assise sur une souche rugueuse et constamment réveillée par des pensées alarmantes.

Quand elles ne luttent pas pour trouver le sommeil, les sœurs surveillent le feu et observent le ciel. Les arbres qui s'élèvent au-dessus de la cabane ne sont pas rassurants. Leurs silhouettes élancées font penser à de longues mères poilues et mutiques veillant sur un nourrisson endormi. Ces végétaux dont le tronc se garnit de branches à une certaine hauteur ont presque l'air de respirer. Les sœurs ont la pénible impression que les arbres miment leur souffle. Le léger balancement des cimes paraît calqué sur le rythme de leur respiration. Le feuillage qui gonfle dans le vent rappelle la manière dont une cage thoracique se soulève. Même découpés en planches, les arbres inspirent et expirent littéralement comme les sœurs inspirent et expirent. Cette nuit, tout ce qui se trouve dans la forêt respire par le même Grand Poumon. Prisonnières volontaires de ce battement cosmique, les sœurs hésitent entre l'extase et la crise d'angoisse. Et le ciel, qui paraît aussi épais et vivant qu'un potage de haricots noirs, n'aide pas à les rassurer.

Il y a dans cette forêt autant d'oiseaux prêts à chanter que de branches disposées à tomber. Pendant leur insomnie, Arole et Bleuet guettent les traces d'une présence humaine dans le paysage sonore. Le bois des murs travaille en faisant craquer la cabane comme le ferait

un ostéopathe avec un squelette. Les sangliers frottent bruyamment leurs groins contre la terre avant de déta-ler vers une autre destination ou de dégringoler par jeu dans un talus à proximité. Les pics donnent des coups de bec réguliers contre l'écorce des arbres, en quête des meilleures larves. Des rapaces nocturnes nichant dans un trou poussent des ululements sinistres. De grands mammifères à la tête garnie de bois ramifié tordent leurs sabots sur des conglomérats de pierres et les cailloux se cognent les uns aux autres en se dispersant.

Il n'en faut pas plus pour provoquer la vision d'un homme massif au visage tordu par la colère, zigzaguant entre les pins, marchant dans leur direction. Un être enragé et à bout de souffle, frappant les troncs qui se trouvent sur le chemin avec un bâton. Un père furax cognant les arbres pour faire savoir qu'il arrive ou pour s'échauffer avant la bagarre. Pourtant elles savent que personne ne passe jamais par ici.